

Claude Langlois

LE CATHOLICISME À LA RENCONTRE DE LA VILLE

ENTRE APRÈS-GUERRE ET CONCILE

Une réflexion au long cours sur le christianisme et la ville a des passages obligés, les villes d'Asie mineure où Paul a prêché, les cités de la Rome hellénistique, foyers de christologies contrastées, les villes universitaires médiévales envahies par les ordres mendiants, les villes de la reconquête catholique avec églises baroques, couvents de religieuses et collèges jésuites... Les repères plus tard s'estompent : j'ai montré ailleurs les tentatives partiellement abouties en France de marquage des villes françaises au XIX^e siècle, au moment de l'haussmannisation des paysages urbains¹. Je voudrais ici prendre en compte une période plus proche, entre Seconde Guerre mondiale et Concile de Vatican II, période durant laquelle la France connaît une phase d'urbanisation rapide qui est aussi l'un des marqueurs des Trente glorieuses. Comment réagit à cette situation l'Église catholique, alors porteuse d'initiatives pastorales novatrices, nées souvent durant la Seconde Guerre mondiale ?

Le catholicisme français vit à ce moment, de manière paradoxale, une ultime période d'apogée fragile, due à l'effet encore mesurable d'institutions efficaces comme le solide encadrement paroissial, le rôle bénéfique des congrégations religieuses et la vigueur du réseau scolaire. Mais on a souvent tendance à oublier cet arrière-fond institutionnel pour être surtout attentif aux conséquences perceptibles d'innovations récentes, comme les mouvements d'action catholique, et surtout aux tentatives multiples de modernisation interne dans les domaines théologique, liturgique, catéchétique, biblique. Ce développement se vit non sans difficultés avec Rome, non sans vifs débats internes entre les acteurs et les adversaires de l'innovation, répercutés parmi les fidèles par une presse attentive².

Déplacement d'attention

Comment mettre ces débats internes à la pastorale en relation avec la transformation profonde de la France, liée à l'urbanisation rapide ? Comment, plus banalement, le catholicisme français répond-il à ces mutations

vitales ? Ignorance ou désintérêt ? Non pas. Émile Poulat, étudiant la genèse des prêtres-ouvriers, avait détecté une curiosité constante des acteurs catholiques concernant l'émergence de nouveaux paysages urbains durant l'entre-deux-guerres³. Les enquêteurs les plus connus, comme le Père Lhande, avaient dénoncé le faible encadrement religieux des banlieues ouvrières auquel *Les chantiers du Cardinal* (1931) entendaient remédier pour donner aux nouvelles agglomérations des édifices du culte dont elles avaient un besoin urgent.

Mais, avec la guerre et le début des années 1940, on assiste à un double déplacement des centres d'intérêt, vers la France rurale, vers la classe ouvrière. D'abord il faut noter un retour durable d'attention à l'inégal paysage religieux de la France rurale. Les causes de ce regain d'intérêt sont variées, des plus politiques (le ruralisme de Vichy, partagé par bien des clercs) aux plus religieuses (le grand succès de la JAC et des mouvements d'action catholique ruraux). Il ne faut pas non plus négliger l'effet indirect du renouveau des sciences humaines à l'Université de Strasbourg, dans les années vingt, où ont été regroupés de jeunes enseignants prometteurs : c'est dans cette ville chèrement reconquise que Gabriel Le Bras, introducteur de la sociologie religieuse en France, a commencé sa carrière ; mais c'est à Paris, au début des années « trente » que le grand canoniste lance ses originales enquêtes de pratique, et surtout c'est au début des années quarante qu'il rencontre le chanoine Boulard,

1. Langlois C., (1996), « Les croisades du XIX^e siècle », *Urbanisme*, n° 291, pp. 56-59. Le titre, imposé par la revue, dit mal l'objectif de l'article : identifier les modalités d'un nouveau marquage du paysage urbain après la Révolution française.

2. Je ne peux que renvoyer à des ouvrages généraux notamment au volume XII de l'*Histoire du christianisme*, intitulé *Guerre mondiale et totalitarisme*, Paris, Desclée, 1990 et à Cholvy G., Hilaire Y.-M., (1988), 3^e tome de l'*Histoire religieuse de la France contemporaine (1930-1988)*, Privat.

3. *Naissance des prêtres ouvriers*, 1965, Paris, Casterman, pp. 119-177

aumônier d'action catholique rural, qui mettra systématiquement en œuvre ses principales intuitions. L'action du dynamique chanoine est immédiatement déterminante : la documentation épars accumulée par Le Bras lui permet de dresser en 1947 la carte religieuse de la France rurale en identifiant notamment les terres de chrétienté et les zones déchristianisées⁴; dans le même temps il met en œuvre, diocèse par diocèse, des enquêtes de pratique religieuse qui concernent aussi les petites villes.

Le chanoine Boulard avait indiqué dès 1945 les finalités pastorales de ses initiatives dans *Problèmes missionnaires de la France rurale*⁵. Deux ans plus tôt paraissait le livre, immédiatement remarqué, des abbés Godin et Daniel, *La France, pays de mission*⁶. La mode est à la mission comme le diagnostic est à la déchristianisation. Les auteurs répercutent les attentions conjointes de deux acteurs collectifs : la Jeunesse Ouvrière Chrétienne d'une part, née en France en 1927, préoccupée de la reconquête de la classe ouvrière, la Mission de France d'autre part, qui venait d'être créée deux ans plus tôt et qui était destinée à exercer un apostolat spécifique dans les milieux déchristianisés, ouvriers principalement. L'environnement urbain, essentiel à l'évidence pour qui parle de classe ouvrière, reste pourtant quasi inexistant dans ce livre manifeste qui montre surtout comment des clercs, d'origine rurale, découvrent le monde ouvrier comme un lieu de dépravation morale⁷, de paganisme avéré mais aussi comme un milieu porteur de valeurs spécifiques, avant tout la fraternité. La mission de France et celle de Paris prennent alors l'initiative d'envoyer au travail des prêtres qui découvrent l'usine, la classe ouvrière, le syndicat (la CGT), le Parti (communiste). Les prêtres de paroisse, comme au Petit-Colombes⁸, prennent la dimension de l'environnement urbain dans lequel ils vivent, des quartiers aussi, où sont depuis plus longtemps implantés d'autres acteurs religieux qui ont développé des patronages dans les quartiers populaires, de Saint-Étienne aux zones urbaines de la région parisienne. Ceux-ci touchent une frange ouvrière catholique, peut-être conservatrice, constituée davantage de gens de métier, bénéficiaires de la promotion sociale qui accompagne le dynamisme économique de l'après-guerre⁹.

Un intérêt renouvelé

Pourtant le catholicisme porte aussi un regain d'intérêt pour les villes et d'abord parce que, malgré tout, celles-ci sont redevenues, après les perturbations du début du siècle, après les réaménagements de l'entre-deux-guerres, des lieux habituels de concentration d'équipements religieux : les villes abritent évêchés¹⁰, séminaires, collèges de garçons et maintenant de filles, couvents divers, centres de formations de

congrégations et d'ordres, lieux de pèlerinage : entre 1945 et 1960, on assiste même aux dernières belles années de l'institution catholique qui prend appui sur tout un réseau de petites villes « religieuses » comme Vannes, Coutances, Lisieux et Laval dans l'Ouest, comme Le Puy, Saint-Flour et Rodez dans le Massif central, ou sur des quartiers spécialisés de grandes villes comme Fourvières à Lyon et Saint-Sulpice à Paris. Au lendemain de la guerre, les petites villes des zones rurales accueillent les grands rassemblements festifs comme les fêtes de la moisson ; le passage de ville à ville entre 1943 et 1945 de quatre statues de Notre-Dame de Boulogne, toutes parties du Puy, a contribué à réanimer momentanément la ferveur religieuse dans le climat particulier de la guerre et de l'après-guerre¹¹. Immédiatement aussi les missions urbaines reprennent, notamment dans le Nord de la France. Dès 1950, un franciscain, habitué des grands publics populaires, le Père Motte, crée le Centre Pastoral des Missions de l'Intérieur (CPMI) pour mobiliser par centaines des missionnaires provenant des ordres religieux qui ont l'habitude de ces activités saisonnières et des prêtres séculiers désireux d'y être associés.

Il y aurait sans doute une autre approche plus qualitative de la rencontre du catholicisme avec la ville. Elle est liée justement à l'expérimentation qui ne se poursuit pas seulement en direction de la classe ouvrière. Pour demeurer dans la région parisienne, à côté de la paroisse phare de la mission de France, le Petit Colombes, on trouve aussi d'autres paroisses qui sont connues par l'importance accordée au renouvellement liturgique telles, à Paris, Saint Séverin ou Saint-François-Xavier et encore dans la banlieue sud, La Haye-les-Roses¹². Il faut aussi ajouter le tissu de sociabilité catholique encore largement visible, susceptible de prendre les formes les plus variées, telle cette implan-

4. Faute d'étude consacrée au Chanoine Boulard rappelons que cette célèbre carte paraît en 1947 et est reprise rapidement, notamment par Boulard lui-même en 1950 dans *Essor et déclin du clergé français ?*

5. Paris, Cerf, 1945, 2 vol.

6. E. Poulat, *op. cit.*, pp. 36-51.

7. Noter l'enquête, par exemple, sur les avortements en milieu ouvrier.

8. A. Delestre, *Trente-cinq ans de missions au Petit-Colombes, 1939-1974*, Paris, Cerf, 1977.

9. *Sport, culture et religion. Les patronages catholiques (1898-1989)*, Brest, 1999.

10. La France compte alors en métropole 87 villes abritant un évêché. Certaines petites villes comme Sées doivent à l'existence de l'évêché, du séminaire et de quelques couvents le maintien d'une certaine activité de type administratif.

11. Sans oublier en 1947, le tour de France des reliques de Thérèse de Lisieux, pour le cinquantenaire de sa mort.

12. Van Herck H., (1996), *Une aventure bénédictine, l'apostolat missionnaire du P. Jean de Féligonde, (o.s.b.) en banlieue parisienne (1943-1965)*, Paris.

tation à Ivry-sur-Seine de Madeleine Delbrêl, assistante sociale, qui dès avant la guerre, avec l'aide d'une petite communauté de femmes, tisse des liens très forts, bien que souvent conflictuels, avec la municipalité communiste phare de la région parisienne¹³. Toutes ces expériences ne s'accompagnent pas d'une égale attention aux villes où elles se réalisent, mais bien souvent elles permettent de les voir vivre de l'intérieur avec un regard plus aigu de ceux qui ont accepté une présence active portée par une implantation durable¹⁴.

Toutefois ces approches restent empiriques et ponctuelles. Un intérêt plus systématique pour les nouvelles structures urbaines provient de la présence concomitante de plusieurs nouveaux acteurs. J'ai déjà cité les missions de l'intérieur : pour être efficaces, leurs organisateurs requièrent comme préalable un état des lieux qui ne se veut point seulement pastoral, mais aussi social, économique, bref ils veulent des enquêtes urbaines systématiques. D'autres intervenants sont des acteurs marquants des institutions où les catholiques sont implantés, comme le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme voire comme les services statistiques de l'INSEE¹⁵. Enfin d'autres institutions, issues des grandes congrégations intellectuelles, se lancent dans l'étude des faits urbains. Il faut mentionner le rôle primordial joué par les jésuites de l'*Action populaire*, et aussi celui de quelques dominicains désireux d'investir dans ce secteur, notamment les pères Lebre et Desroches, fondateurs d'*Économie et Humanisme*¹⁶.

Le temps des enquêtes urbaines (1950-1964)

Il est plusieurs manières, à défaut d'une enquête systématique, de déterminer, la période où les catholiques ont porté un intérêt soutenu aux problèmes urbains. Le moyen le plus commode est de prendre en compte les enquêtes de paroisses urbaines, effectuées durant cette période, soit pour des missions, soit pour prolonger les enquêtes de pratiques religieuses commencées en milieu rural. Plusieurs auteurs les ont récapitulées, je reprends ici le relevé qui a été fait par Boulard et Rémy en 1968 dans *Pratique religieuse urbaine et régions culturelles* parce qu'il paraît le plus complet¹⁷.

Les recensements urbains

Avant 1950	0
1950-54	26
1955-59	48
1960-64	32
1965-69	2

Au total 108 enquêtes proprement urbaines – sans compter une dizaine de diocèses où les enquêtes prennent en compte l'ensemble des populations urbaines –



Equipes Madeleine Delbrêl et Archives familiales
Madeleine Delbrêl à Ivry-sur-Seine.

concernant environ une centaine de villes, dans la mesure où certaines villes ont fait l'objet de deux enquêtes successives. En fait, on assiste à deux grandes vagues d'enquête sur les pratiques urbaines : la première s'étale sur sept ans, de 1952 à 1958, et culmine en 1955¹⁸. Elle concerne des grandes villes comme Marseille, Paris et Lyon et comprend 70 % des enquêtes alors menées. La seconde vague comprend 32 enquêtes, dont 21 ont lieu en 1962, ce qui montre, pour cette deuxième période, une politique plus systématique, plus volontariste alors que, pour la première période, on pressent davantage le cumul de décisions individuelles qui font boule de neige. Ces enquêtes se multiplient entre la crise qui traverse le catholicisme français à la fin du pontificat de Pie XII et le concile Vatican II. Au demeurant un temps d'attention relativement bref, d'autant plus que les trois-quarts des enquêtes ont eu lieu en moins d'une décennie, de 1954 à 1962.

Monographies urbaines

date	ville	auteur	commentaire
1950	St-Maur (RP)	Lavendeira	ouvrage collectif
1952	Rouen	Quoist	paroisse ouvrière
1953	Marseille	Chelini	paroisse suburbaine
1954	Paris	Desabie	recensement
1954	Marseille	Gros	
1954	Roanne, Rive-de-Giers	Daille	

13. Delbrêl M., (1957), *Ville marxiste, terre de mission*, Cerf. Voir la réédition 1997, Desclée de Brouwer, avec la préface éclairante d'É. Fouilloux.

14. Par exemple, Delbrêl M., (1995), *Nous autres, gens des rues*, Seuil.

15. Ce sont les services de l'INSEE qui avec M. Desabie, publient en 1958 le recensement de la pratique religieuse de Seine effectué en 1954.

16. Pelletier D., (1996), *Économie et humanisme*, Paris, Cerf. Noter que le P. Desroches modifie son nom de plume en quittant les dominicains et signera ses ouvrages ultérieurs du nom de Desroche.

17. Les Éditions ouvrières. Tableau A non paginé.

18. Noter aussi, plus qu'une coïncidence, l'appel lancé par l'abbé Pierre, en 1954 pour la création de logements sociaux.

Monographies urbaines

date	ville	auteur	commentaire
1955	Bruxelles	Houtard	histoire
1955	Calais		
1955	Troyes	Malley	
1955	Amiens		
1955	Vienne/Rhône	Clément	
1955	Montargis		
1955-57	Lyon	Labbens-Daille	3 vol
1956	Lyon (St Pothin)	Pin	
1956	Paris	Daniel	histoire
1957	Toulouse		mission
1957	Bordeaux	Gouyon	
1957	Tours		mission
1957-58	Autun et v dioc.	Réthy	
1957-60	Nantes		
1958	Tulle (et autres)		mission
1959 (avant)	Denain	Delalande	mission
1961	Lille (diocèse)	Verscheure	
1962	Charleroi	Rémy/Digenmans	

La liste des monographies urbaines qui ont été à la disposition des chercheurs correspond tout à fait à cette chronologie courte, puisque la totalité des monographies rassemblées s'étend, de 1950 à 1962, sur une douzaine d'années¹⁹. La petite dizaine de publications qui font référence sur le sujet confirmerait aussi cette chronologie, avec l'inévitable décalage qui résulte de la mise au point des études et plus encore de la présentation des synthèses.

Principales publications

1952	Chombart de Lauwe	<i>Paris et l'agglomération parisienne</i>
1952	Quoist	<i>La ville et l'homme. Rouen.</i>
1956	Pin	<i>Pratique religieuse et classe sociale dans une paroisse urbaine. Saint-Pothin de Lyon</i>
1957	Daniel	<i>L'équipement paroissial d'un diocèse urbain. Paris</i>
1958	Chélini	<i>La ville et l'Église</i>
1958	Desabie	<i>Le recensement de la pratique religieuse dans la Seine (1954)</i>
1960	Poulat	« La découverte de la ville par le catholicisme contemporain » (<i>Annales</i>)
1964	Charpin	<i>Pratique religieuse et formation d'une grande ville [Marseille]. Le geste de baptême et sa signification en sociologie religieuse</i>
1968	Boulard Rémy	<i>Pratique religieuse urbaine et régions culturelles</i>

Quatre études exemplaires

Je propose ici de rendre compte de deux monographies urbaines types, l'ouvrage de Quoist sur Rouen (1952) et celui de Pin sur Lyon (1956), puis de deux synthèses présentées à dix ans d'intervalle, celle de

Chélini (1958) et celle de Boulard et Rémy (1968). L'abbé Michel Quoist fait paraître en 1952 un ouvrage de moins de 300 pages intitulé *La ville et l'homme*, avec comme sous titre *Rouen, étude sociologique d'un secteur prolétarien suivie de conclusions pour l'action*²⁰. L'ouvrage sort dans la collection « Économie et humanisme » dirigée par le Père Lebret. Michel Quoist, quand il publie cet ouvrage dont l'essentiel repose sur une enquête de terrain effectuée, au lendemain de la guerre, en 1946, est un prêtre qui a commencé à publier des *Prières* qui lui assureront ultérieurement un durable succès, et qui s'intéresse encore à l'éducation sentimentale des adolescents²¹. Il est aussi entré dans l'équipe de Lebret. Sa connaissance du terrain rouennais l'a rendu précieux pour élaborer, le volet *Enquête urbaine* dans le *Guide pratique d'enquête sociale* qui paraît à partir de 1951²². Dans la présentation de son étude Quoist se dit aussi redevable, pour la rédaction de sa monographie, à l'ouvrage que Lebret publie en 1947, *De l'efficacité politique du chrétien*.

Denis Pelletier, l'historien d'*Économie et humanisme*, a souligné, pour la réflexion sur la ville de Lebret et de ses collaborateurs, l'importance de Gaston Bardet²³. Celui-ci publie en effet dans la revue de Lebret entre 1943 et 1948 une série d'articles qui vulgarisent ses positions antérieures. Bardet, dans les années 1930, avait mis en avant une approche « culturaliste » de la ville, en opposition avec l'urbanisme « progressiste » et rationnel de Le Corbusier. L'urbanisme prôné par Bardet met l'accent sur la vie de quartier ; il est plus attentif à l'épanouissement de la personne. Il veut faire vivre dans la ville les « organes » qui permettent la vie de voisinage, héritée du monde rural. On ne sait si Quoist a été influencé directement par Bardet, mais son étude sur la ville ouvrière du vieux Rouen met en évidence, par delà les contraintes matérielles de la pauvreté voire du dénuement, les solidarités multiples qui se tissent dans la quête de l'alimentation, dans les transports en commun, dans les gestes de la vie quotidienne.

Quoist a utilisé les services de jeunes enquêteurs²⁴, il a pris en compte aussi la statistique démographique de

19. Isambert F.-A., Terrenoire J.-P., (1980), *Atlas de la pratique religieuse des catholiques en France*, Paris, pp. 23-24. C'est la première transposition géographique des enquêtes de pratique religieuse.

20. L'ouvrage comprend aussi des « planches » annexes qui ont rapidement disparu des volumes consultés.

21. Il a déjà publié *Aimer ou le journal de Dany* et prépare la publication de *Se donner ou le journal d'Anne-Marie*.

22. Quoist cite, parmi ses propres ouvrages déjà parus, *L'enquête urbaine*, qui constitue le Tome III du *Guide pratique de l'enquête sociale* publiée au PUF. Selon D. Pelletier, *L'enquête urbaine* daterait de 1955. Une première édition antérieure ?

23. *Op. cit.*, pp. 106-107.

24. Plus précisément de « tout jeunes garçons et filles » à qui était confié, quartier par quartier, le repérage des structures urbaines visibles comme les commerces (pp. 18-19).



le temps des enquêtes urbaines.

1946, et a multiplié graphiques et tableaux²⁵ : mais surtout il a vécu pendant les mois de l'été 1946 parmi la population qu'il étudie, multipliant les entretiens, bénéficiant aussi du soutien du CNRS et du MRU. La préface que Gabriel Le Bras donne à l'ouvrage restitue bien la perspective d'un catholicisme toujours combatif pour ce qui concerne la classe ouvrière, quitte à utiliser un langage qui peut nous surprendre : « Proclamons à tous les échos qu'il y a dans nos grandes villes des camps de concentration pour les pauvres »²⁶. La méthode de Quoist consiste à révéler ce qu'est cette ville prolétarienne repliée sur elle-même et nécessairement ouverte sur les lieux de travail extérieurs qui la fait vivre²⁷. Ce n'est qu'au terme d'une enquête approfondie que le prêtre resurgit derrière l'enquêteur, pour justifier théologiquement son approche (le sacerdoce du Christ et l'eucharistie) et pour proposer une vie paroissiale qui allie connaissance des hommes et adaptation aux structures du quartier²⁸. Il faut casser, conclut-il, les énormes paroisses urbaines, donner la priorité à des « secteurs », unités d'apostolat, épousant justement des quartiers ; mais plus encore la paroisse ne doit pas être une structure spécifique, fermée sur elle-même, elle doit au contraire s'ouvrir sur le quartier et sur toute sa vitalité.

Le travail publié en 1956 par le jésuite Émile Pin s'intitule *Pratique religieuses et classes sociales dans une paroisse urbaine de Saint-Pothin de Lyon*²⁹. Deux monographies urbaines, deux études de centres villes, deux ouvrages reposant sur une documentation statistique, deux approches sociales rigoureuses. Pourtant deux méthodes, sinon opposées, au moins radicalement différentes. Pin prend comme base d'analyse une paroisse des Brotteaux, quartier de résidence, socialement contrasté, centré sur une église paroissiale qui

est connue par ses efforts de renouveau liturgique³⁰ et pour laquelle il est possible de mettre en avant les efforts de célébration communautaire et d'esprit missionnaire. Mais surtout le travail repose sur l'enquête de pratique religieuse effectuée, d'abord à Saint-Pothin en 1952 et ensuite en 1954 pour l'ensemble des paroisses lyonnaises. La pratique paroissiale montre d'abord combien le choix des fidèles est important quand l'offre de messes est varié puisque Saint-Pothin attire 30 % de paroissiens extérieurs mais se prive de la venue d'autant de ses propres paroissiens qui préfèrent soit des chapelles de quartier, soit d'autres paroisses plus traditionnelles. La pratique dominicale reste forte : elle est de 31-32 %, ce qui la situe dans le quart supérieur des meilleurs taux de pratique lyonnaise³¹. Mais les variables utilisées mettent en évidence des différences sociales qui conduisent à déterminer classiquement des oppositions entre une culture bourgeoise et une culture ouvrière, ce qui laisse les classes moyennes, encore proches de l'Église, dans une situation de transit d'un modèle à l'autre, en voie d'inté-

25. L'éditeur a demandé la suppression de l'essentiel de la partie statistique

26. p. 12

27. Il s'agit du quartier est du vieux Rouen, sur la rive droite : il est délimité par le boulevard de la République, axe nord-sud, et par des boulevards périphériques qui ont pris la place des fortifications.

28. Dernier chapitre : les problèmes de l'animation spirituelle.

29. Pars, Éditions Spes.

30. Chapitre 2, « Renouveau liturgique et communautaire ».

31. En taux brut, Saint-Pothin est à 24 % ; 17 paroisses ont un taux supérieur, 61 un taux inférieur, p. 90.

gration à la vie urbaine, donc sur la route de la pratique religieuse... et de l'embourgeoisement³².

La leçon des synthèses

Paradoxalement on ne peut pas tirer le même type de renseignements des synthèses effectuées. D'autant plus que les deux que j'ai retenues diffèrent totalement l'une de l'autre. La première est surtout informative ; la seconde démonstrative. En 1958, Jean Chélini, jeune historien qui a participé en 1953 à une enquête de pratique dans la banlieue marseillaise, publie une comode synthèse des premiers travaux qui ont alors été menés, sous le titre général *La ville et l'Église*³³. Son livre correspond bien à la première vague des monographies urbaines qui se sont multipliées justement durant les années « cinquante ». Le ton est ferme, la synthèse vigoureuse ; l'ouvrage, plein d'allant, est présenté dans la collection du Cerf qui avait publié Boulard et qui s'est ouvert aussi aux prêtres de la mission de France du Petit-Colombes³⁴. Disons qu'on peut y trouver le



Pierre Michaud/Rapho

sentiment d'une découverte de la ville par un catholicisme ouvert à la novation, sinon conquérant.

La situation est toute différente en 1968, quand le chanoine Boulard, associé au sociologue belge, Jean Rémy³⁵, fournit la synthèse des enquêtes menées précédemment et se propose de fournir des informations qui couvrent l'ensemble urbain français. On a d'abord la confirmation³⁶ des observations de ceux qui fréquentaient le terrain : la pratique urbaine est nettement inférieure (autour de 17,5 %) à la pratique rurale (30,4 %) ; mais aussi les écarts urbains sont plus réduits, ce qui signifie que la pratique urbaine est parfois supérieure aux régions rurales environnantes dans

les pays très déchristianisés³⁷. Mais ce qui est pour nos auteurs l'essentiel, est ailleurs : la variation des pratiques urbaines dépend prioritairement du contexte régional : à région pratiquante, villes encore pratiquantes ; et l'inverse vaut tout autant. L'ouvrage suscita une vive polémique dans les *Archives de sociologie des religions* sous la plume acerbe d'Émile Poulat, redoutable recenseur³⁸. Il faut dire que la synthèse avait des visées autant pastorales que strictement scientifiques. Une ambition pédagogique aussi : n'ayez pas peur des villes, pouvaient comprendre les clercs qui liraient le livre, c'est gros mais ça ressemble en somme à ce qui l'environne et que vous connaissez bien ; ne vous focalisez pas sur la classe ouvrière des grandes villes, c'est une situation exceptionnelle, ailleurs les ouvriers sont plus pratiquants. Changement de pastorale ? Indication plutôt d'une troisième voie : celle des « quartiers » et des « milieux » est acquise ; il faut maintenant une pastorale *culturelle* globale³⁹.

Ce n'est pas ici le lieu de dire les limites d'un ouvrage d'un point de vue scientifique, ni de départager le chanoine Boulard d'avec Émile Poulat⁴⁰. Il est évident que le Boulard de la carte de la France rurale de 1947 était conduit à diluer la spécificité du phénomène urbain dans l'ensemble qu'il avait préalablement institué. La perception matricielle de la variété territoriale (monde rural et petites villes) ne permettait pas de prendre en compte la spécificité de la nouveauté urbaine. Il faudrait en comprendre les raisons. Rémy n'ignore pas la sociologie urbaine américaine, non plus d'ailleurs que Pin, mais celle-ci ne leur paraît pas être utile pour bien comprendre la France, dans la mesure où paradoxalement aux États-Unis les villes sont en quelque sorte premières, sans avoir ce rapport symbiotique, comme en France, avec l'environnement rural. Il n'y a pas non plus en France d'histoire ni de sociologie

32. pp. 411-412.

33. Le sous-titre est explicite : « Premier bilan des enquêtes de sociologie religieuse urbaine », Paris Cerf, Collection Rencontres.

34. Par exemple en 1950, L. Rétif, *Catéchisme et mission ouvrière*.

35. Celui-ci avait publié, avec L. Dingeemans, une grosse enquête de sociologie religieuse urbaine consacrée à Charleroi et à son agglomération, de près de 1000 pages, en 1962 ; et en 1966, Jean Rémy avait fait une synthèse sur *La ville, phénomène économique*, Bruxelles.

36. Confirmation sur laquelle les auteurs, paradoxalement ne s'attardent pas, d'autant plus que si les chiffres concernant le monde rural sont précis, ceux sur la pratique urbaine sont donnés dans une fourchette large (15 à 20 %).

37. Le phénomène est ancien et déjà perceptible au XIX^e siècle, quand on possède des statistiques urbaines.

38. « Catholicisme urbain et pratique religieuse », ASR, janvier-juin 1970, pp. 97-116.

39. p. 178 sq.

40. Outre que les *Archives* appréciaient la polémique, comme manière de se positionner, ainsi que les fameuses *Annales* à leur début, le conflit était vif alors entre sociologie pastorale et sociologie scientifique.

urbaines dignes de ce nom, susceptibles de prendre le relais de la génération des reconstruteurs de l'après-guerre, contrairement à ce qui se passe en Grande-Bretagne à la même époque. Puis-je rappeler ici un souvenir qui concerne les années de l'immédiat après 1968⁴¹ : Paul Delouvrier, qui mettait en place le schéma des villes nouvelles parisiennes, était alors dans l'incapacité de trouver des interlocuteurs catholiques susceptibles de prendre une décision concernant l'implantation des nouvelles « cathédrales », sollicitées par les aménageurs. L'Église catholique post-conciliaire avait alors décidé de faire une cure d'invisibilité, ce qui se traduisit notamment par la construction de la cathédrale de Créteil, salle polyvalente à peine améliorée⁴² dans une ville qui, de la Maison de la culture au Palais de Justice en passant par la préfecture, multipliaient les signes architecturaux forts destinés à marquer durablement la nouvelle ville.

Boulevard des champs et Rémy des villes

Ville contemporaine et Église de France au sortir de la guerre, l'histoire d'un rendez-vous manqué ? C'est l'impression qui se dégage d'un premier examen pour un dossier qui reste à étudier de manière plus systématique. Il faudrait sans doute restituer l'importance de cette période féconde mais apparemment sans postérité, celle de l'immédiat après-guerre, celle de la reconstruction et de la planification, celle du Lebreton d'*Économie et humanisme* et de ses monographies urbaines, celle des enquêtes des missions de l'intérieur, en gros la France des années cinquante, où le catholicisme qui recrute largement ses clercs dans les campagnes de régions protégées⁴³ découvre, au-delà de la classe ouvrière, la ville dans toute sa complexité. Une expérience capitale ; fut-elle vraiment sans lendemains ? Après tout, Michel de Certeau lui-même, théoricien du catholicisme éclaté, fut après 1968 un enquêteur passionné des nouvelles pratiques urbaines, mais en y portant un regard tout sécularisé.

Interrogeons-nous, malgré tout. Pourquoi les sociologues des religions furent-ils incapables d'être novateurs ? Pourquoi Poulat ne s'est-il pas investi dans l'ur-

bain au-delà de son étude sur les prêtres-ouvriers et pourquoi les travaux d'Isambert n'ont-ils pas abouti sur ce secteur⁴⁴ ? Pourquoi Chélini abandonna-t-il ses intérêts premiers pour se consacrer à une histoire plus ancienne, plus classique, alors que l'homme s'engageait sur le terrain et participait à l'aventure municipale de Marseille ? Pourquoi les historiens du contemporain⁴⁵ se laissèrent-ils porter longtemps par les monographies diocésaines et ne prirent jamais la ville à bras-le-corps ? Pourquoi, pourrait-on dire, le Boulevard des champs l'a-t-il emporté en 1968 sur le Rémy des villes ? J'y vois un symptôme : pesanteur du clergé rural, primauté des approches sociales (action catholique), crise idéologique et institutionnelle (1968). Le catholicisme passe à côté de la ville, même si de plus en plus les catholiques y vivent, mais sans repère et sans référence. Ils ne sont pas les seuls dans cette situation, mais cela n'est pas une consolation.

Un seul exemple, pour conclure : quand on fait la généalogie de l'architecture religieuse en France au lendemain de la guerre, on passe des « écarts »⁴⁶ de Le Corbusier comme Ronchamp et l'Arbresle, à la cathédrale d'Évry, on oublie les grandes églises nouvelles des zones détruites et reconstruites, les églises des banlieues contruites aussi après la guerre...

Claude Langlois

41. Dans le cadre du CCIF, Centre catholiques des intellectuels français.

42. Et ce bâtiment était considéré comme emblématique puisqu'il a figuré sur la couverture du nouveau catéchisme intitulé *Pierres vivantes*. On a construit ultérieurement un clocher à côté du bâtiment, pour permettre d'en mieux identifier la fonction.

43. Objet de l'enquête de F. Boulard dans *Essor ou déclin du clergé français ?*, Cerf, 1950.

44. Voir cependant « Classe sociale et pratique religieuse paroissiale », *Cahiers internationaux de sociologie*, 13, 1953, pp. 141-153.

45. Parmi lesquels je me range, pour mon Diocèse de Vannes. Dans le *catholicisme au féminin*, j'ai tenté de montrer l'importance des villes plus accueillantes aux congrégations nouvelles.

46. Ronchamp est une chapelle de pèlerinage en plein champ et l'Arbresle un scolasticat, en marge d'un petit village à quelques dizaines de kilomètres de Lyon, construit à l'époque où les dominicains estimaient plus sages d'effectuer la formation des jeunes frères à l'écart des passions urbaines.

Claude Langlois est directeur d'études, titulaire de la chaire d'histoire et de sociologie du catholicisme contemporain à la Section des Sciences religieuses de l'École pratique des Hautes études ; il a été président de la section des Sciences religieuses et dirige l'Institut européen en Sciences des religions. Il a soutenu sa thèse sur « Le catholicisme au féminin » (1984) et travaille actuellement sur l'histoire de la théologie et de la spiritualité (Thérèse de Lisieux).

< clalanglois@wanadoo.fr >